

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 60 (1909)
Heft: 7-8

Artikel: L'origine des sources : ce qu'elles doivent à la forêt : le déboisement : la diminution des fontaines
Autor: Reclus, Onésime
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-785195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'origine des sources : ce qu'elles doivent à la forêt.

Le déboisement : la diminution des fontaines. ¹

..... La nue crève, la pluie raie l'air et frappe le sol. De deux choses l'une : ou ses gouttes glissent jusqu'au ruisseau, de là jusqu'au torrent ; ou elles entrent sous terre. De celles qui coulent sous le soleil, le sort n'a rien de mystérieux. De celles qui pénètrent dans le sol, on connaît maintenant le ténébreux voyage.

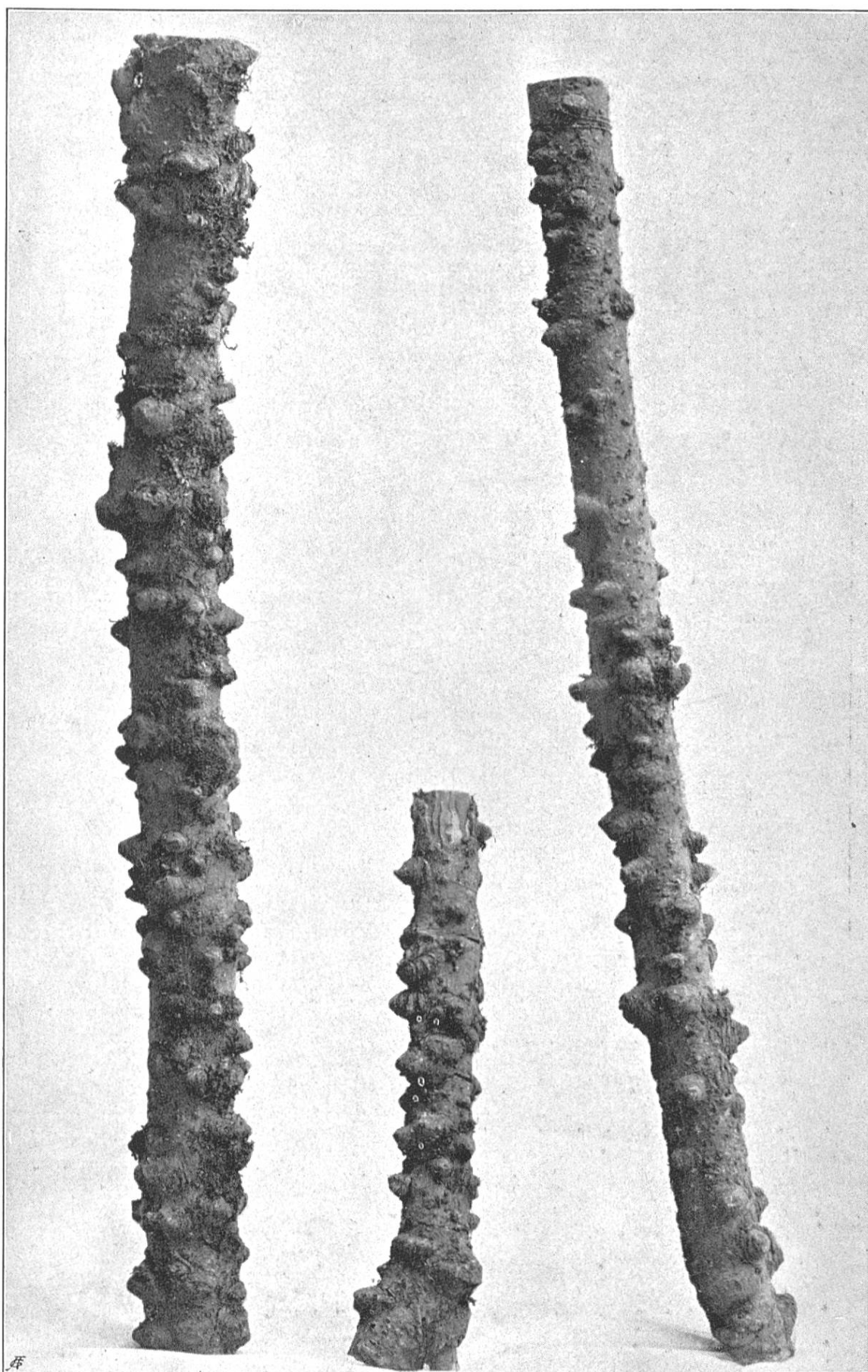
Elles filtrent dans la terre, elles s'insinuent entre les pierres, elles se coulent sous les sables, elles se laissent conduire où le veut la pesanteur. L'une passe à travers le tamis de l'humus ; l'autre s'immisce dans le crible des blocs calcaires ; une autre entre dans le gouffre d'un puits naturel. Mais d'où vient que ne jase plus cette source qui, jadis, babilla joyeusement ? Sa ravine est pierreuse, ses coteaux cabossés ; pas un arbre n'y trace son ombre au soleil, pas une touffe, pas un buisson ; l'on ne voit même pas de brin d'herbe frissonner sur les versants.

Cela vient de ce que l'homme a profané le secret de cette retraite ; elle se cachait dans l'ombre des bois comme timide et craintive ; l'automne la dissimulait sous les feuilles tombées des arbres, et c'est invisiblement que son ruisseau coulait sous les branches.

Dans la forêt qui l'entourait, l'orage comprenait bien qu'il ne pouvait longtemps troubler cette indicible paix, ni noyer la fontaine bleue sous l'eau jaune de la crue, ni l'encombrer des sables, des argiles triturées par la tempête. Les millions, les trillions de feuilles de la Sylve arrêtaient trop opportunément, dans leur chute, les billions, trillions des gouttes de l'averse ; chaque feuille se chargeait de sa gouttelette et ne la laissait tomber qu'avec lenteur : aussi n'ayant reçu que vingt minutes d'ondée, la forêt pleurait pendant vingt heures.

Après avoir tamisé l'ouragan, les halliers le distillaient. Audessus du sol naturel, ils finissaient par étendre une terre végétale, faite, à la longue, de la pourriture des feuilles et des aiguilles.

¹) Dans notre numéro précédent, nous avons parlé du *Manuel de l'Eau*, publié par le *Touring Club de France*. En voici un extrait qui renseignera nos lecteurs et qui, mieux que tout autre éloge, permettra de juger l'œuvre d'Onésime Reclus.



Phot. F. Vachoux-Moudon.

Branches d'un sapin à verrues.

Ce terrain buvait les gouttelettes enfin détachées des rameaux ; elles s'infiltraient et, de même qu'elles avaient mis des heures à passer de l'arbre à la terre, elles employaient des jours, des mois à couler obscurément du pied de l'arbre au rond de la source. Ainsi, par l'effet du temps, pluie et sécheresse se compensaient dans le bassin de la fontaine ; la goutte arrivait à la fontaine quand d'autres gouttes, filles d'autres nuées, suivaient déjà la même route lente, tortueuse, pénible, étouffante. C'est pourquoi la source paraissait intarissable, comme la mer.

Elle a tari pourtant... Pourquoi ? Parce qu'on a déboisé les coteaux qui s'inclinaient vers elle. Au lieu de se disperser à l'infini sous terre comme antan, les orages, qui s'abattent sur le réseau des ravines dont la fontaine recevait le tribut caché, se concentrent maintenant, en quelques minutes, pour un torrent formidable, pour un déluge. De plus en plus, fidèles à leur nom, à leurs devoirs de déluge, ces orages ont accru leur puissance. Moins ils ont rencontré d'arbres pour rompre leur violence, moins ils se sont enfoncés sous eux dans le terrain forestier, moins ils ont envoyé d'ève dans le monde inférieur pour l'entretien de la source ; enfin ils ne lui ont plus rien distribué.

Ils se sont, ces torrents, soustraits tout entier à l'œuvre bienfaisante du dessous pour se vouer passionnément à l'œuvre malveillante du dessus. Auparavant, ils créaient ; maintenant, ils détruisent, et, de défaillance en défaillance, la fontaine, leur fille, est morte de consommation.

Il ne faudrait pas reprocher au seul déboisement la diminution ou la disparition des sources. On doit en accuser aussi les lents changements de climat, et plus encore la tendance de l'eau à creuser en dessous, jusqu'à s'enfouir, s'il se peut, au plus profond du Globe.

Par suite du déroulement infini des choses, les climats ne cessent de varier, partout et toujours. Que pour une cause ou pour une autre, le vent de mer dévie, ou s'il souffle moins fort et moins souvent, la pluie annuelle décroît, les ondées s'en vont ailleurs et il arrive qu'un lieu jadis humide se transforme en un lieu sec. Selon que vont et viennent les bises, les fontaines augmentent ou diminuent ou tarissent.

La nature et l'homme se partagent ainsi la culpabilité ; la nature, par impassibilité : que lui importe ? elle est seule, elle est

tout ; l'homme, par son étourderie, sa cupidité et, parfois, sa méchanceté, puisqu'il supprime les eaux dans les contrées où ne pas boire c'est mourir. Si donc l'extirpation des selves n'a pas à elle seule et partout amené la mort de la fontaine, elle a grande part à ce désastre, qui commence à devenir universel.

Histoire, chronique, légendes, chartes, cartulaires, tout nous enseigne, sans doute possible, qu'autrefois la France septentrionale voyait peu le soleil, tant les selves y poussaient dru. La forêt *carnute* de nos aïeux s'en allait presque sans clairières à la rencontre de la jamais finissante Ardenne, que des halliers unissaient vers l'est à la non moins inconmensurable Hercynie, et vers le nord aux bois mélancoliques où sifflent les bises de la mer.

Ce grand temple de la nature s'est abattu, ou, plutôt, nos pères ont renversé cet auguste sanctuaire dont il ne reste plus, ça et là, que des voûtes. Or, partout où les arbres ont cessé d'ombrager le vallon natal des fontaines, sur les plateaux limoneux de la Picardie, de la Champagne, de la Normandie, de l'Ile-de-France, de l'Orléanais, ainsi que dans nos autres pays de sol lâche, perméable, aisément fouillable, les rivières et riviérettes ont reporté plus bas leurs sources premières.

Les barrages infinitésimaux, mais innombrables, opposés par la forêt au trop prompt départ des flots d'orage, disparaissent avec cette forêt même. Plus d'aiguilles, de brindilles, de feuilles, de souches, de branches tombées pour les arrêter ; plus d'humus spongieux absorbant jusqu'à deux fois et demie son poids d'eau : alors, rien ou trop peu n'y reste des seaux brusquement renversés par la pluie. Pour qu'assez de gouttes enfouies sous terre arrivent à composer une fontaine, il faut donc beaucoup plus d'espace en sol nu qu'en sol couvert. L'ancienne source répondait, par exemple, à l'imbibition de dix hectares ; la nouvelle en exigera cinquante, cent, elle jaillira plus bas qu'autrefois dans sa *coulière* ;¹ là seulement elle aura la force de jaillir, à deux, à cinq, à dix kilomètres ou plus de son ancienne apparition... *Onésime Reclus*.

¹ Coulière, vieux mot français qui désigne le fond le plus bas de la vallée, là où *coule* la rivière ; c'est le synonyme de l'expression *fil d'eau* et de l'étrange barbarisme *Talweg*, mot allemand que l'auteur, et avec raison, demande à proscrire du français.

